



Mar  
05

La très excellente et très pitoyable tragédie de Roméo et Juliette de William Shakespeare, traduction de Jean-Michel Déprats, mise en scène de Paul Desveaux.



*La très excellente et très pitoyable tragédie de Roméo et Juliette de William Shakespeare, traduction de Jean-Michel Déprats, mise en scène de Paul Desveaux.*

Pour le metteur en scène Paul Desveaux, co-directeur avec Tatiana Breidi du Studio-Esca – Ecole supérieure de Comédiens par l'Alternance – d'Asnières-sur-Seine, la pièce de *Roméo et Juliette* créée ce début mars au Théâtre partenaire Montansier de Versailles, est une pièce sur l'élan d'une jeunesse qui se hisse au-dessus du conflit des générations.

Le Prince de Vérone est une autorité morale qui rappelle aux ennemis en lice, Montaigu et Capulet, qu'ils doivent cesser leur haine ancestrale; de même, dans la vie privée à laquelle le Prince ne fait pas allusion, les parents de Juliette devraient cesser de régenter la vie de leur fille. Le monde va vers un humanisme qui se méfie des certitudes, attentif aux doutes et aux instabilités d'un monde incertain que les guerres de religion attisent.

La pièce de Shakespeare renvoie sans cesse à deux clans opposés – le clan Capulet de Juliette et le clan Montaigu de Roméo. Or, la présence des citoyens sur la scène souligne que le conflit n'est pas seulement familial mais politique. Roméo est un héros romantique mélancolique, amoureux sans espoir de la belle Rosaline; à côté de lui, ses compagnons bruyants sont prêts à faire tourner leurs couteaux – Mercutio et Benvolio – pour en découdre avec leurs adversaires traditionnels, tel le vindicatif Tybalt, un vrai Capulet.

D'obédience personnelle pacifiste, Roméo s'éprend de la vive Juliette dans la démesure d'une passion qui lui tiendra lieu de vie brève, comme à elle, et vécue dans la plénitude.

L'évolution de Juliette est plus spectaculaire, soumise et obéissante d'abord, elle s'affirme subversive, en reconnaissant d'emblée l'amour éprouvé pour Roméo, mue par le désir de l'épouser. Elle refuse, en échange, haut et fort, le mariage que son père lui arrange avec Pâris, parent du Prince; déterminée à sauver sa passion, elle transcende les conflits et la mort. Tolérante comme Roméo, elle affirme, en femme libre, son désir à la face du monde.

Paul Desveaux s'est amusé à saisir de cette situation conflictuelle les scènes de rue turbulentes de *West Side Story* (1961) de Jerome Robbins, drame lyrique américain inspiré de Shakespeare, guerre de territoires et de pouvoir entre deux bandes rivales, socialement opposées. On pourrait évoquer aussi les faits divers de nos temps incertains, comme les affrontements meurtriers récents de bandes rivales urbaines de jeunes gens.

La mise en scène vivante de Paul Desveaux diffuse sur le plateau de théâtre une joie de vivre invincible, ce plaisir des jeunes gens entre eux qui goûtent l'instant présent, selon leur appartenance politique, tel clan ou tel autre, en signe de reconnaissance identitaire.

La chorégraphie de Jean-Michel Hoolbecq est libre et rigoureuse, donnant de l'ampleur et du mouvement aux attroupements de jeunes gens déployés et mobiles qui s'affrontent; est perçue aussi l'ambiance festive des bals et des réceptions depuis les palais de Vérone.

Sous les arrangements musicaux de Pierre-Antoine Lenfant – rythmes rock et contemporains ou variétés mélos-, les garçons et les filles n'hésitent pas à dégainer leurs armes blanches, couteaux et dagues que chacun cèle personnellement dans sa botte.

Les compagnons de Roméo sont excellents, peeps et humour, porteurs de cette langue shakespearienne traduite par Jean-Michel Déprats, avec à-propos et distance rieuse.

Kim Verschuere est une Mercutio sûre d'elle, emblématique d'un bel esprit combattif. La comédienne fait duo avec Benvolio qu'incarne avec une grâce chorégraphiée le moqueur Anthony Martine. Pierre-Antoine Lenfant est l'ennemi Capulet, hargneux et velléitaire.

Pierre-Loup Mérier, joue Pâris, le parent du Prince avec aménité et certaine élégance quoiqu'il soit l'ennemi de Roméo; Ulysse Robin a toute l'urbanité du Prince de Vérone.

Le sublime et le grotesque des esthétiques shakespeariennes tiennent bien leur partition.

Léna Bokobza-Brunet, quant à elle, joue Samson, le serviteur des Capulet avec bonhomie et sens du comique; de même, Léa Delmart est à la fois, Grégoire, autre serviteur fanfaron des Capulet, alors qu'elle est, par ailleurs, Balthazar, le serviteur fidèle de Roméo. Sur l'écran du lointain, on les voit filmés, conversant sur la route de l'exil à Mantoue.

D'ailleurs, puisqu'il est question de scènes filmées, le public verra, en alternance avec les scènes de la représentation sur le plateau, les comédiens parlant librement, en solo, devant la caméra, de confinement coercitif et de couvre-feu trop long dont il faudra sortir.

Revenons à Shakespeare : Malou Vigier qui joue aussi Lady Montaigu, est une Nourrice ironique, clownesque, dansante, partagée entre le sérieux de la tragédie et le plaisir de l'instant sensuel de la comédie. Luca Bondioli est un Montaigu bon enfant et Fabrice Pierre en Capulet a la dimension machiste d'un père traditionnel, méprisant épouse et fille, quand il sort de ses gonds, soucieux de tranquillité. Lady Capulet, le verre à la main, ne se fait guère d'illusion, à travers le jeu désenchanté de Céline Bodis. Hervé Van der Meulen est un Frère Laurent humain et bienveillant qui fait plaisir à voir dans un monde aussi noir.

La scénographie de Paul Desveaux fait la part belle au volume de la scène qui laisse voir des structures métalliques étagées, avec leurs échelles, qui tiennent lieu d'appartement – la prison symbolique de Juliette chez les Capulet, parents qui l'empêchent de vivre. Sur le plateau de scène, s'animent la rue et les salles de réception des puissants, le cimetière silencieux et le tombeau des héros et des victimes afférentes, la chapelle de frère Laurent.

Et le couple du jour tient bien haut le flambeau sentimental et poétique : Thomas Rio, pour Roméo, distille une verve sincère et une intensité juvénile rare, scandant sa partition verbale de grands vertiges lyriques; de même, Mathilde Cessinas pour Juliette, frêle héroïne mais solide, elle n'hésite pas à parler la langue âpre et hachée des banlieues, rythmant son phrasé de silences et d'arrêts, impulsant des sonorités graves dans sa mélodie intime – les jeunes d'hier parlent à ceux d'aujourd'hui, rebelles et déterminés.

Véronique Hotte